

*2 d'entre les
membres du comité et
redacteur de
l'ouvrage*

BALAGUÈRES - BETHMALE - BIROS (09) - PROBLEMA-
TIQUE D'UNE RECHERCHE DIALECTOMETRIQUE
EN ZONE PYRÉNÉENNE ARIEGEOISE*

por

DENNIS PHILPS**

Comme l'avait demandé le regretté Monsieur SEGUY, il a été décidé de mettre sur pied une mission concertée en vue de vérifier, —ou de réfuter—, les hypothèses de Monsieur SEGUY en matière de dialectométrie, présentées et encadrées principalement dans le sixième volume de l'Atlas Linguistique de la Gascogne paru cette année.

Les vallées pyrénéennes de Balaguères, Bethmale et du Biros ont été sélectionnées comme localités d'enquête pour un certain nombre de raisons. Premièrement, une étude dialectométrique est une étude différentielle, dont la vérification des hypothèses nécessite la création de nouveaux points d'enquête; or, ni Balaguères, ni Biros, que nous appellerons respectivement 790N et 790SO, n'avaient été exploitées. Deuxièmement, ces trois vallées se trouvent géographiquement rapprochées les unes des autres, et cela dans une aire linguistique apparemment non-interférentielle. Troisièmement, les systèmes phonologiques du Biros et de Balaguères étaient pour ainsi dire inconnus, et quatrièmement, notamment en Balaguères, il allait être nécessaire de procéder avec beaucoup de précaution, par respect pour l'emplacement, à l'heure actuelle, d'une expérience ethnologique d'animation en montagne menée à Balagué même.

Notre travail de terrain qui a débuté il y a à six mois, fournira dans un proche avenir les résultats qui nous permettront de donner toute une ampleur statistique aux considérations méthodologiques et théoriques que nous allons aborder ici. La vallée de Balaguères, seule, a été enquêtée jusqu'à présent; celle du Biros et de Bethmale le seront avant la fin de l'année. Nous justifions cette présente intervention, que d'aucuns pourraient qua-

* Comunicación leída en las sesiones de la Sección VI en septiembre de 1974.

** E. R. A. 352 Université de TOULOUSE II, Francia.

lifier de précoce, par l'affirmation qu'une étude scientifique repose sur une exploration minutieuse et introspective, à tous les stades, de sa propre méthodologie.

Les grandes lignes de cette mission se dessinaient donc assez clairement: entreprendre une vérification d'hypothèses scientifiques en matière de dialectologie supposait logiquement reprendre les mêmes concepts opératoires et les mêmes bases méthodologiques qui avaient inspiré la création de ces premières hypothèses, en l'occurrence, l'utilisation du questionnaire DAUZAT pour établir les nouveaux corpus concernant les trois premiers volumes de l'A. L. G., et du questionnaire lexical supplémentaire concernant le quatrième volume.

La méthode employée lors des enquêtes différait suivant les deux types de questionnaire. Le questionnaire DAUZAT reprend essentiellement le concept de la question-traduction, alors que le questionnaire supplémentaire utilise la méthode dite «indirecte», c'est-à-dire, une définition périphrastique qui vise à obtenir le mot en patois sans toutefois le prononcer en français. Ces procédés ont toujours été rigoureusement suivis lors des enregistrements sur terrain. Cependant, il est permis de philosopher scientifiquement quant à leurs insuffisances respectives, sujet qui sera abordé plus loin. Ce travail n'étant pas un travail de raccommodage, mais de création et d'innovation scientifiques, il a été jugé nécessaire, et même impératif d'y incorporer d'autres méthodes d'analyse telles que l'intégration correctrice d'un paramètre d'intercompréhension, l'enquête de type inverse, et la restructuration des matrices en vue d'une «déabstraction» des données statistiques.

Pourtant, il ne s'agit nullement ici d'une linguistique spéculative ou interprétative comme cela pourrait être le cas. Certes, cette linguistique trouve sa place en matière d'épistémologie, nous pensons plus précisément à l'oeuvre de Ludwig WITTGENSTEIN, mais dans toute saine méthode, —par «saine» nous entendons «scientifique»—, elle est formellement exclue. Il arrive, cependant, un moment où même la science, en dépit d'elle, frôle l'interprétation, et c'est à cette intersection académiquement périlleuse que ce travail se situe, car la dialectométrie est une science composée moitié de chiffres, moitié d'analyse.

Toute étude valable doit l'être non seulement en soi, mais aussi en application. Elle doit présenter deux perspectives: la première convergente, dirigée sur l'objet à l'étude, la deuxième divergente, une ouverture sur toute une discipline, et c'est cela que nous sommes efforcés de faire, notamment en matière d'ethnodialectométrie, comme il le sera expliqué plus loin.

ORIENTATION

L'un des plus grands reproches qu'on puisse faire aux calculs dialectométriques, est que les chiffres obtenus ne sont guère représentatifs que d'eux-mêmes; autrement dit, ils sont placés à un niveau d'abstraction qui semble défier une application quelconque dans une optique qui ne soit pas purement linguistique. A partir des données recueillies sur place, un encodage mathématique a lieu; cette méthode, créée par Monsieur SEGUY, consiste à choisir au hasard 170 cartes, soit 10 % de l'effectif total de l'A. L. G. et à construire une matrice représentant numériquement la variété lexicale. Sur ce modèle, sont dressés quatre autres matrices: phonologique, morpho-syntaxique, phonétique diachronique, et morphologie verbale. Le total des «items» des cinq paramètres monte à 426. Pour mesurer la distance linguistique, et celle des cinq paramètres composant cette distance, il n'est que de juxtaposer les deux lignes les concernant. Si les deux cases correspondant au même item contiennent des chiffres différents, on compte un point de différence. Si les chiffres, par contre, s'avèrent identiques, on ne compte rien. Ce système de différenciation binaire a le grand avantage de simplifier au maximum l'encodage mathématique car «que ce soit 0-1 ou 17-38 (lexique) revient au même: un point de différence (ou distance)»¹.

Devant cette méthode se posent deux problèmes fondamentaux, le premier concernant l'exploitation des chiffres, et le deuxième concernant la notion de «distance» linguistique avec toutes ses implications spatiolinéaires.

L'exploitation de ces chiffres devrait, à notre avis, pouvoir s'effectuer surtout dans le domaine de l'intercompréhension. On connaît la théorie de la double fonction du dialecte, —comme outil de communication et de démarcation—, et c'est dans ce cadre, —d'ailleurs très global—, que l'opération pourra se faire.

Cependant, cela paraît impossible, dû au degré d'abstraction des chiffres. Il n'a pas été tenu compte, au niveau de l'encodage, des faits d'intercompréhension. Pour concrétiser cette objection, prenons un cas précis: à Balagué (790 N), on appelle le jeu de la marelle [paraŋkɛt], alors qu'à Bethmale (790 S), on l'appelle [semmaŋo]. Cette information sera encodée et il en résultera les chiffres 0-1 dans la matrice «lexique». Or, il a été vérifié qu'à Bethmale, quoiqu'on dise [semmaŋo], on comprend [paraŋkɛt], lexème qui se retrouve sur une aire linguistique assez vaste, alors qu'à Balagué, on ne comprend pas [semmaŋo]. La biunivocité impliquée mathématiquement n'en est pas pour autant existante. Plus rigoureusement, l'on peut dire que la trajectoire linéaire

¹ La dialectométrie dans l'A. L. G., p. 10, Seguy.

d'un même signifié x , dont à un point A le signifiant est y , et à un point B il est z , peut s'interpréter comme étant univoque ou biunivoque, en fonction de l'analyse des faits d'intercompréhension d'ordre différentiel. Cette seule lacune, nous semble-t-il, justifie l'incorporation d'un test susceptible de déterminer l'incidence de l'intercompréhension sur la distance linguistique et ainsi d'exploiter au maximum les données recueillies. Une telle expérience, on le sait, a été menée par Monsieur RAVIER².

L'acception du terme «distance» (linguistique), il le sera constaté, ne doit pas être confondue avec celle de «distance» kilométrique. Car si la distance kilométrique reste la même, qu'on mesure de A à B ou de B à A, il n'en va pas de même pour ce qui est de la distance linguistique, comme il vient d'être démontré. C'est ici que les chiffres obtenus déforment la réalité de l'intercompréhension ou, plus précisément, n'en reflètent qu'une partie.

La somme des différences des cinq paramètres arrêtés s'élève à x différences; on peut donc représenter l'éventuelle incidence maximale de l'incorporation des faits d'intercompréhension par l'équation suivante:

$$I = \frac{20x}{100}.$$

Les résultats obtenus ne peuvent donc pas, en toute vraisemblance, fausser significativement le pourcentage obtenu sans les incorporer. De toutes manières, leur encodage mathématique présente quelques problèmes fondamentaux, en mettant en cause toute la problématique de la valeur unique (1 point de différence) accordée à chaque dissemblance.

En réalité, il existe trois combinaisons possibles de l'équation

Signifié

$x - y$, ou x et y représentent les deux signifiants, à savoir:

1. $-x < \text{—————} >> y$ (Univocité de compréhension en un sens).
2. $-x << \text{—————} > y$ (Univocité de compréhension en l'autre sens).
3. $-x << \text{—————} >> y$ (Biunivocité de compréhension).

Ici, nous sommes confrontés avec le fait qu'il existe un point de différence lexicale entre les deux points A — B. Cependant, si nous faisons intervenir les faits d'intercompréhension, nous versons dans la comparaison de la *nature* de chaque différence,

² L'incidence maximale du dialecte.

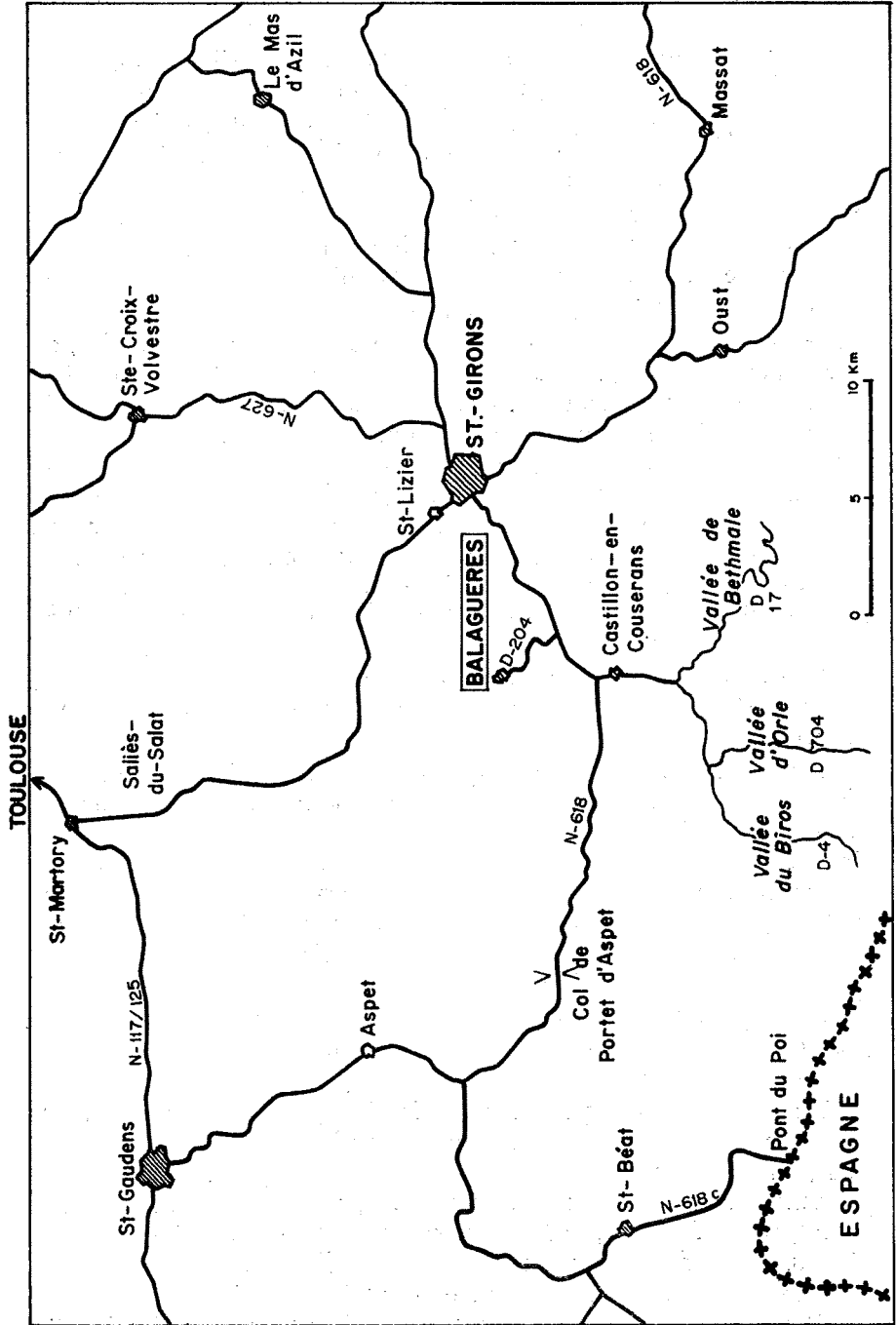
non pas de sa simple existence. Or, nous ne pouvons extraire ou définir cette notion à partir des chiffres obtenus, mais seulement à partir des données originelles, non assujetties à l'encodage mathématique, car le faire serait évaluer, et non pas décrire.

Ceci représente pour nous le deuxième problème fondamental en matière de dialectométrie, étant donné son incidence sur les résultats obtenus. Nous pensons, cependant, que l'application des chiffres et des paramètres dialectométriques ne devrait pas être exclue, à priori, dans un domaine qui ne soit pas purement linguistique; nous envisageons déjà une dialectométrie appliquée.

Une étude dialectologique encadrant plusieurs localités présente deux aspects à la fois: une série d'enquêtes ponctuelles, et une analyse différentielle; la dialectométrie représente le lien entre ces deux perspectives. Or, il est parfaitement suffisant d'isoler arbitrairement une étude ponctuelle de type linguistique, jusqu'au moment où l'on veut replacer le parler d'une localité dans son environnement circonstanciel; c'est à ce point que l'on constate l'indissolubilité du langage et du fait culturel que seule une étude ethnolinguistique est susceptible de représenter. Cela est impliqué dans la théorie de la double fonction des dialectes. Nous envisageons donc, d'exploiter les paramètres dialectométriques, en les appliquant à l'ethnolinguistique, et nous proposons de baptiser les études quantitatives de cette matière: «l'ethnodialectométrie», nom qui en définit commodément la double fonction.

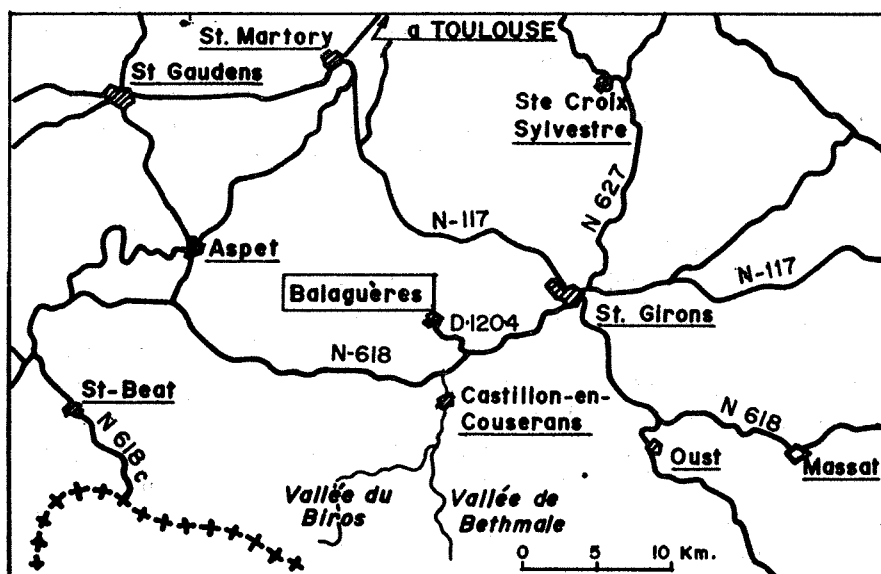
Sous quel angle pourrait-on concevoir une telle exploitation? L'auteur de ce rapport ne prétend nullement avoir suffisamment de connaissances en ethnolinguistique pour proposer des solutions très précises pour résoudre ce problème, mais se limite à esquisser quelques perspectives qui pourraient être développées ultérieurement dans des communications rédigées en commun, éventualité déjà envisagée. Quoi qu'il en soit, l'idée-clé d'une analyse ethnodialectométrique semble être contenue dans la notion «d'intégration»; toute une problématique entoure cette opération: s'effectue-t-elle par insertion, par addition ou par un tout autre procédé mathématique?

Les paramètres déterminés par M. SEGUY représentent le côté dialectométrique de cette matière nouvellement baptisée; cependant, en ce qui concerne l'étude ethnolinguistique, les choses paraissent beaucoup moins claires. Les paramètres retenus subiraient, naturellement, l'encodage binaire, et se situeraient à deux niveaux bien définis l'un par rapport à l'autre: premièrement, au niveau d'une différenciation exocentrique, opération qui porterait sur tout fait culturel existant indépendamment des locali-



tés à l'étude, et qui sert à les différencier, par exemple, la situation géographique (montagne, plaine, vallée, colline, isolat, etc.), la démographie (hameau, village, commune, ville, etc.), la culture (vignoble, élevage, agriculture, etc), la météorologie (stabilité du temps); deuxièmement, au niveau d'une différenciation endocentrique, opération qui porterait sur tout fait culturel existant à l'intérieur de la communauté, dépendant de l'existence même de cette cellule, et qui sert à la démarquer, par exemple, le système parcellaire, la préparation de l'estivage, de l'hivernage, la typologie des sonnailles, le système des gestes sur le bétail.

BALAGUERES



Comme il l'a été constaté plus haut, il est difficile d'envisager le procédé mathématique qui viserait à intégrer ces deux types de chiffres, de manière à fournir un pourcentage de différenciation ethnodialectométrique qui soit représentatif d'une réalité —et non pas, comme l'on peut objecter à l'égard des distances linguistiques, d'un simple degré d'abstraction—. Nous sommes néanmoins en droit de théoriser quant à la nature de cette réalité. Une étude comparée nous permettrait, sans doute, de la cerner, mais l'on peut constater d'ores et déjà que l'encodage binaire représente un outil précieux qui facilite la synthèse des

études qualitatives et quantitatives en matière d'ethnolinguistique comparée.

La vallée de Balaguères se situe à l'écart de la N 618 entre St-Girons et Castillon-en-Couserans. Elle pénètre, suivant la D 204, à l'intérieur du pays à l'encontre des vallées voisines (Bethmale, Biros) et a donc une situation géographique insolite. A l'entrée de la vallée, on traverse le village d'Alas, situé favorablement tout près de la route nationale; c'est un village moribond: les deux tiers des 70 habitants ont plus de 61 ans. C'est à Alas que l'on voit les premières traces (des graffiti) d'une polémique qui partage actuellement la vallée en deux camps: la construction d'une route à partir de Balagué vers les hauts pâturages de montagne. Après Alas, la route monte, laissant la Lez à gauche, vers Agert, hameau situé à mi-pente, où l'on compte moins de 50 habitants. Ensuite, la route continue de grimper vers le fond de la vallée, où l'on retrouve le village de Balagué, à 659 mètres d'altitude, au centre d'une plaine alluviale entourée d'un cirque montagneux. Ce village a été choisi pour l'enquête linguistique pour deux raisons: étant encaissé au fond de la vallée, il est nécessairement le plus éloigné de toute civilisation urbaine, dont les principaux éléments sont la ville de Saint-Girons et la R. N. De ce fait, le contact linguistique avec des «non Balaguéroux» est minimisé, et le risque d'obtenir un *corpus* impur est ainsi évité. La population du village compte environ 170 paysans; mais le plus remarquable, c'est qu'à peu près la moitié a moins de 35 ans. La famille ANIOU, choisie comme informateurs, en fournit un bel exemple: Mme ANIOU Elise: 48 ans, M. ANIOU Maurice: 50 ans, leurs fils Raymond: 25 ans et Michel 26 ans (ce dernier est déjà marié avec une Balaguéroue), la mère de Maurice, 75 ans, habite toujours la même maison. En fait, dans ce village, nombreux sont les parents; et nombreux encore sont les jeunes mariés, qui, par tradition, vont habiter chez leurs parents.

Les habitants de Balaguères vivent grâce aux 40 exploitations d'élevage produisant du lait et de la viande: agneaux, brebis en bas de la vallée, vaches, —des suisses—, dans les «bordailles» qui se trouvent à environ 1000 mètres d'altitude. La fabrication du fromage, pratiquée autrefois, est abandonnée depuis longtemps, sinon pour consommation familiale. Aucun commerce n'existe sur place, mais jusque tard dans la soirée (10 h — 10 h 30), des commerçants ambulants montent en estafette pour vendre le pain, la viande et autre alimentation générale. Au village même, l'exiguïté des terres oblige les 40 exploitants à résoudre en commun les problèmes que pose, par exemple, l'assolement. Quant

à l'alimentation complémentaire du bétail, ce sont le maïs, les pommes de terre, et le blé qui l'assurent.

Pour ce qui est de la vie journalière des habitants de Balagué, on constate très rapidement qu'elle est très rude. En effet, pendant neuf mois de l'année, y compris l'hiver, les hommes, parfois accompagnés de leur femme, montent aux bordailles, à dos d'âne ou de mulet, empruntant des chemins muletiers empierrés et raides, car aucune route carrossable ne mène aux pâturages situés, on se le rappelle, entre 800 et 1200 m d'altitude. Là haut, ils retrouvent le bétail qui y a passé la nuit, et les opérations routinières de tous les jours commencent: la traite, la litière, le foin, les granges-étables, dont chaque famille possède au moins quatre. Les vaches sont descendues au printemps, en automne, et puis en hiver, pour éviter de les voir isoler par l'enneigement saisonnier. Le soir, c'est la rentrée au village et l'animation. Dans la rue, vaches, mulets, moutons passent accompagnés du bruit des sonnettes: klakart, trinko, hommes et femmes discutent autour des fontaines dans lesquelles on voit des bidons de lait tenus au frais. Ils se couchent tard et se lèvent de très bonne heure le lendemain pour reprendre les mêmes corvées quotidiennes.

Et puis, il y a les préoccupations actuelles: l'éventuelle construction d'une route conduisant jusqu'aux pâturages, l'exode vers la ville, les tâches anachroniques qui incombent aux femmes: entretien et garde des moutons, nourriture des porcs et des volailles, etc..., l'ennui occasionné par la connaissance d'une vie urbaine plus «moderne», et, —à leurs yeux— moins exigeante, à quelques kilomètres. Tout le paradoxe est là: au moment où les citadins cherchent à retrouver la vie pastorale, les ruraux rêvent de quitter leur village en quête de ce vie urbaine si «atirante».

C'est dans cette conjoncture de circonstances que s'insère notre étude linguistique, et c'est pourquoi il devient de plus en plus illogique de concevoir qu'une telle étude puisse seule représenter de façon satisfaisante l'étonnante homogénéité pastorale de la vallée de Balaguères. La solution repose très probablement dans une approche pluridisciplinaire, sens que nous avons voulu indiquer tout au long de cette présente communication.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

1. SEGUY, J., 1956-1974. — «L'Atlas linguistique de la Gascogne», 1-6, édités par le C. N. R. S.
2. SCHONTHALER, W., 1933. — «Die Mundart des Bethmale-Tales». These Tübingen (B. U. de Toulouse).

3. WITTGENSTEIN, L., 1953. — «Philosophical Investigations», Blackwell.
4. GUITER, M., 1971. — «Atlas et frontières linguistiques». *Actes du colloque C. N. R. S. sur les atlas linguistiques de la France par régions*, Strasbourg.
5. SEGUY, J., 1971. — «La fonction minimale du dialecte». *Actes du colloque C. N. R. S. sur les atlas linguistiques de la France par régions*. Strasbourg.
6. RAVIER, X., 1971. — «L'incidence maximale du fait dialectal». *Actes du colloque C. N. R. S. sur les atlas linguistiques de la France par régions*. Strasbourg.
7. SEGUY, J., 1971. — «La dialectométrie dans l'Atlas linguistique de la Gascogne». *Actes du colloque C. N. R. S. sur les atlas linguistiques de la France par régions*. Strasbourg.
8. SEGUY, J., 1971. — «Balaguères face au développement», *Espace* 90. *La revue de l'aménagement rural*, 24.
9. FOSSAT, J. L., 1972. — «Mesures écolinguistiques sur l'axe des marches transgarronnais», C. N. R. S.
10. BRANCHE, P., 1971. — Des montagnards qui veulent rester chez eux. *Le Monde*, 9 SEPTEMBRE: 11, Paris.